



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

MODES.

La mode, pendant l'été, aux heures où la chaleur est étouffante, à celles où tout à coup l'air devient frais et piquant, la mode est tout le caprice; c'est tout aussi bien un cachemire lourd de riches broderies qu'un châle en dentelle; c'est un petit manteau de taffetas doublé de cachemire, ou un mantelet en filet de soie; c'est un peignoir léger et vapoureux, ou une robe de taffetas allourdie par de hauts volants; un chapeau de paille d'Italie qui résiste au vent, au brouillard, ou une capote en tulle qui tamise le soleil; c'est un grand voile de Chantilly ou une voilette en gaze; une large ombrelle ou une marquise; des bottines qui bravent l'humidité, ou de petits souliers de taffetas; c'est enfin tout ce qu'on veut, tout ce qui

plaît, tout ce qui sied, et généraliser serait impossible, maladroit même, parce que c'est un des grands charmes de la saison de s'habiller à sa fantaisie.

Reste à saisir, dans cette diversité, ce qu'il y a de joli, d'élégant, de distingué; entre autres choses, nous citerons :

Des capotes de crêpe couleurs foncées, gros bleu, gros vert, oreille d'ours, couvertes de petites ruches en tulle de la même nuance; la passe en étant très-évasée, on y pose des grosses roses sans feuilles.

Chapeaux en paille de riz cousue, baissant un peu sur le front, ornés de chaque côté d'effilé crêpe blanc, retombant de manière à imiter deux bouquets de plumes, et la même garniture sous la passe.

Chapeaux de paille fantaisie, ornés de velours violet et de jonquille; une capote en poulx de soie rose à entre-deux de

blonde, et une haute blonde autour de la passe.

Capotes de tarlatane, ornées de fleurs des champs, bluets et coquelicots, ou seulement une branche de blé; capotes de dentelle; le fond composé de laitons quadrillés, sur lesquels est posée la dentelle, ce qui laisse voir toute la coiffure, et, sur la passe, une barbe jetée négligemment qui retombe des deux côtés; sous la passe, une touffe de fleurs.

— Les mantelets sont très-variés; nous en citerons de très-simples et de très-coquets.

Un mantelet taffetas brun, fermé du haut en bas par des boutons en passementerie, et garni de cinq rangs de larges biais.

Un autre en taffetas noir formant la pointe derrière et carré devant, à six rangs de dentelle, surmontés chacun d'une ruche découpée.

Un mantelet en barége blanc, à volants brodés en soie blanche ou cerise.

Une mantille arrondie derrière, et ne dépassant pas la taille, en taffetas blanc ou rose, garnie de deux rangées de haute anglterre, qui entourent le corsage et viennent couvrir les pans, un peu étroits, qui tombent jusqu'au bas de la jupe.

Puis, en fait de lingerie, le *mantelet-cazaweck* en jaconas brodé, garniture en broderie anglaise. — Même forme en mousseline brodée au point de plume, avec trois rangées de valenciennes.

Mantelet-cannezout en tulle brodé à pois.

— Pour les soirées aux eaux, ce sont des robes de grenadine, de taffetas écossais, nuances tendres, de mousseline claire ou de tarlatane; on les garnit avec des volants, des ruches, des dentelles, des passementeries légères, des plis, des rubans, des bouillons.

Entre autres, une robe de soie lilas, avec une petite guirlande orange brochée formant spirale; le devant de la jupe orné d'application d'Anglterre sur deux rangées, qui, se séparant au bas de la jupe, sont relevées de chaque côté par de gros nœuds. — Des redingotes en taffetas uni mat, forme amazone, ayant sur le devant une chicorée qui va s'élargissant sur deux rangs qui forment tablier; manches justes, à dents en bas, garnies de chicorées sur

deux rangs. — Robes de foulard à volants festonnés, avec cannezout blanc, à manches. — Robes de taffetas écossais, couleurs tendres, à volants formant zig-zag, bordés de hauts effilés. — Robes de taffetas glacé, avec ornements en dentelle noire; corsage à la Raphaël; manches étoffe et dentelle, coupe nouvelle de M^{me} de Baisieux¹. — Robes en grenadine, corsage à coulisses, bouillonnés en pareil. — Robes de nankin à garnitures plates et brodées, corsage juste, avec une petite pèlerine qui ne dépasse pas l'épaule. — Robes de popeline, jupes unies, mais le corsage et les manches très-ornés de passementerie ou de ruches en ruban. — Robes en taffetas vert anglais, avec onze petits volants à feuilles *frappées*. — Robes de taffetas violet glacé de vert, avec ornements de très-petites ruches de deux nuances, qui, à quelques pas, simulent des cordons de violettes garnis de feuillage.

Pour le soir, robe de crêpe blanc; redingote à corsage ouvert, la jupe fermée par des bouquets de fleurs naturelles. — Robe de taffetas bleu ciel, à revers formant châte, garnie en application; sur la jupe, trois volants d'application sur volants en étoffe. — Robe de tulle à trois jupes formant tunique, arrêtées sur la robe de dessous, et garnies chacune d'une blonde froncée. — Robe de crêpe brodée en soie plate couleur d'or. — Robe de tarlatane à entre-deux de valenciennes sur toute la jupe; corsage à la grecque, avec draperies attachées par des bouquets.

Si les visiteurs de l'Exposition de l'Industrie remarquent avec étonnement certains produits insignifiants qui occupent de belles et grandes places dans les galeries, ils ne voient pas sans peine de très-jolies choses qui sont, pour ainsi dire, cachées. Dans nos nombreuses visites à l'exposition, nous avons été à même de découvrir, comme par hasard, de véritables chefs-d'œuvre, et nous espérons bien en découvrir encore. Hier, c'était le tour du magnifique couvre-pied en filet brodé en reprises exposé par M. Sajou². Ce charmant ouvrage est, le croiriez-vous? placé à 6 ou 7 mètres au-dessus du sol; il faut absolu-

¹ Rue Saint-Anne, 44. — ² Rue Rambuteau, 10.

ment se faire mal au cou pour le regarder ; mais, quelle que soit la douleur qui en résulte, elle ne sert que de souvenir agréable, tant cet ouvrage est parfait de goût, de dessin et d'exécution.

Ce couvre-pied et les pelotes à l'aiguille exposés par M. Sajou sont les pièces capitales des ouvrages exposés cette année.

Nous ne devons pas laisser passer ces derniers mots sur l'exposition de l'industrie sans réparer un oubli que nous avons commis, et qui serait impardonnable de notre part, car il s'agit d'un de ces noms qui reviennent toujours quand on parle de modes, d'élégance, de goût, de distinction. Il s'agit de M^{me} Clémançon¹. Il n'est pas une femme qui soit allée à l'exposition des Champs-Élysées sans s'être arrêtée devant les modèles de corsets qu'a exposés M^{me} Clémançon, pour en admirer et la coupe charmante, gracieuse, et l'exécution si soignée, si accomplie, si parfaite sous tous les rapports.

Un mot encore sur l'éclairage minéral de M. Sentex². Chaque jour voit arriver de nouvelles demandes de lampes de ce système, dont tout le monde, depuis tantôt deux mois, a pu apprécier les avantages, et comme qualité de lumière, et comme facilité d'entretien. — Il n'est personne qui n'ait admiré ce système si simple, si commode et si bon marché tout à la fois. Le gaz n'a pas de plus blanche et de plus pure lumière. — Et cette lumière a cet inestimable avantage de ne défranchir aucune dorure, aucune teinture, et, en outre, de ne pas échauffer l'air comme les foyers ordinaires des lampes à grande clarté.

En ce temps de voyage, c'est de l'à-propos que de parler des *pendules de voyage* de LA MANUFACTURE D'HORLOGERIE DE VERSAILLES³. Tous ceux qui ont visité l'Exposition de l'Industrie ont rendu justice à la perfection d'exécution des montres et des chronomètres de M. Raby, le directeur de ce magnifique établissement ; les pendules dites de *voyage* sont des chefs-d'œuvre de précision et de solidité. Elles se placent dans une voiture, sur une cheminée d'hôtel, s'emballent sans façon au fond d'une malle, et

tout cela, sans que la régularité du mouvement puisse jamais être troublée ni par les déplacements ni par les changements de température. — Ce n'est pas là un des produits les moins remarquables de cette maison si connue, si appréciée aujourd'hui, que c'est de tous les points du globe qu'elle reçoit ses commandes.

A Londres comme à Paris, les départs se multiplient dans toutes les classes de la société, et à Londres comme à Paris aussi, les femmes trouvent dans cette circonstance foule de nécessités de l'élégance ou du confort, dont les plus jolis éléments sont réunis dans la maison Melnotte, si heureusement connue pour ses importations de nouveautés parisiennes. En ce moment ce sont tous les plus charmants accessoires de toilettes de campagne, de celles destinées aux voyages ou aux eaux ; — des lingerie nouvelles, comme cols, mouchoirs, petits bonnets montés ou non montés, dans le style le plus coquet, le plus simple, le mieux choisi pour les costumes de la saison.

Beaucoup de petites coiffures en velours, en rubans ou pointes de filets ou de dentelle, offrent les formes les plus variées, les plus originales, les plus piquantes, mais toutes élégantes et distinguées.

Tout cela, bien indépendamment de la plus complète, de la plus séduisante collection de chaussures parisiennes dont le nom de Melnotte atteste toute la supériorité.

Nous donnons ces éloges avec d'autant plus de justice, que M. Melnotte, en transportant son nom à Londres, laisse son heureux talent et sa grande vogue à la maison parisienne Desfossé⁴, qui possède si bien toutes les perfections de l'art de la chaussure, et s'est placée à juste titre aux sommets de nos modes.

Du reste, le partage des célébrités de la rue de la Paix s'étend encore à d'autres noms, et celui de Guerlain s'est placé auprès de celui de Melnotte avec toutes les perfections, les attractions, les charmes presque magiques de son art et de sa science.

Tout ce que les jeunes et belles Anglaises venaient chercher chez Guerlain, rue de

¹ Rue du Port-Mahon, 8. — ² Rue de la Jussienne, 8.
— ³ Boulevard des Italiens, 17, au premier.

⁴ Rue de la Paix.

la Paix, elles le trouvent maintenant à Old-Bond street, n° 23. — Pâtes exquises comme il n'en fut jamais, savons si délicats qu'il n'est rien de plus délicieux, crème de lys, blanc de perles, lyly rose dont les noms seuls indiquent les propriétés.

Et puis les poudres qui font les dents blanches, les ongles roses, les sourcils arqués et le regard velouté et prolongé comme celui des plus ravissantes femmes de l'Orient... et enfin toutes ces senteurs qui font demander si la nature n'a pas mis d'aussi doux parfums dans le calice des fleurs.

Tout cela se trouve réuni dans ce tout petit Eldorado dont on fait de si piquants récits, pour lequel nous voyons se partager entre Paris et Londres les créations les plus merveilleuses, les plus appréciées par la haute fashion des deux pays.

SALON DE 1849.

(2^{me} ARTICLE.)

Avec la meilleure volonté du monde, on ne peut se dissimuler que jamais Paris n'a été plus triste qu'en ce moment; j'ai vu l'émigration n'a été plus complète; ce qui fait en revanche qu'il y a beaucoup de monde, d'animation, de plaisirs, aux eaux, aux bains de mer et aux environs de Paris. — Paris, lui, semble donc en léthargie, privé de sa société élégante; les théâtres se traînent péniblement; l'Opéra reste fermé à double tour jusqu'à... on ne sait quand. — Des Italiens on ne parle pas plus que s'ils n'eussent jamais existé. — Quelques-uns de nos artistes trouvent la gloire et la fortune à l'étranger, M^{me} Viardot à Londres, Roger en Allemagne. — Les autres tentent une chance meilleure en exploitant nos provinces. La troupe de l'Opéra a donné des représentations à Dieppe; elle en donnera prochainement d'autres à Rouen et au Havre. — Duprez, de son côté, avec une troupe formée de ses élèves, est allé à Nantes.

Il n'y a plus même d'Assemblée nationale à Paris pour fournir à la chronique plus ou moins parlementaire du jour.

Dans l'intention sans doute de ne pas priver Paris de tout ce qui y peut encore

intéresser les étrangers, on a prolongé jusqu'à la fin du mois les deux Expositions de peinture et de l'industrie.

La preuve que cette mesure est excellente, c'est que la foule, loin de diminuer, semble augmenter chaque jour.

Les salles de tableaux de l'intérieur des Tuileries sont du reste beaucoup plus fréquentées que celles de l'Orangerie. — Cette dernière, en effet, a été plus spécialement affectée aux grandes toiles, et certes ce n'est pas là le côté brillant de cette Exposition; c'est dans les tableaux de chevalet qu'il faut chercher les meilleurs ouvrages du salon de 1849. — D'abord les magnifiques *fleurs* de M. Eugène Delacroix, c'est-à-dire la magie du pinceau atteignant à la perfection, une œuvre réellement magistrale, vigoureuse, transparente, toute inondée d'air et de lumière. — Nous passerons plus vite devant ses *femmes d'Alger*, qui ne sont qu'une sorte de réduction de son tableau du Luxembourg. — A côté de M. Eugène Delacroix, nous placerons la *charrue* de M^{lle} Rosa Bouheur; c'est de la peinture simple et lumineuse, c'est une manière qui rappelle les plus belles pages des maîtres flamands. Jamais, peut-être, depuis Desportes, l'école française n'a possédé un peintre d'animaux plus habile. — Un autre tableau, qui captive toutes les sympathies de la foule, c'est la *Macbeth* de M. Muller. — L'élégance du dessin, le charme du coloris, la facilité de l'exécution, toutes les qualités enfin qui séduisent; mais cette grande toile manque de style, d'ampleur; ce n'est, à vrai dire, qu'une grande vignette, et rien ne sent là cette âpreté, cette énergie farouche, cette inspiration fatale de la poésie schakspeareienne.

La plupart des illustrations se sont abstenues. — Ainsi n'avons-nous à parler ni de MM. Ingres, Cogniet, Delaroche, Ary Scheffer, Decamps, Roqueplan, Isabey.... — M. Horace Vernet a exposé un portrait du *général Cavaignac* touché avec une grande facilité, peut-être même trop grande; mais si cette œuvre manque un peu de solidité, elle a ce goût, ce laisser-aller, cette verve qui font tant aimer la facile peinture de M. Vernet. M. Gudin s'est contenté de nous donner deux souvenirs d'Écosse; une *Chasse* et une *Pêche*. C'est un peu trop l'abus de la



20 Aout 1849.

Barreau

2456.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

Chapeau des M^{mes} de M^{me} Dezhboff, r. de Luxembourg, 35. Robes de mousseline et de tulle chiné
 par M^{me} Camille. Châle en dentelle de laine des M^{mes} Violand, r. Choiseul, 2. Esprit de Terre
 Delisle, place de la Bourse.

Mess. S. & J. Fuller, 34, Rathbone's Lane.



facilité; et M. Guadin fait trop regretter ses anciennes toiles.

Nous devons rendre cette justice aux artistes, qu'ils ont eu le bon goût de ne pas trop nous donner de barricades, d'insurgés et de scènes révolutionnaires. — Cependant, il eût mieux valu qu'on laissât un peu plus en repos la cendre de M^{sr} l'archevêque de Paris, si cruellement frappé sur les barricades de juin 1848. — Il y a plusieurs tableaux de cet horrible drame, presque tous d'une déplorable faiblesse. A propos du sujet, n'oublions pas de citer au nombre des jolies toiles du Salon, *le Mot d'ordre* de M. Leleux, un groupe plein de vigueur, de poésie farouche. — Nous préférons infiniment cette énergique esquisse à *la Danse des Djins de Constantine* du même artiste, et qui n'est qu'une maladroite imitation (pour ne pas dire plus) de la *Noce juive* de M. Eugène Delacroix.

Nous passons sous silence une foule de grandes toiles destinées à des églises, et aussi pâles les unes que les autres. — Il y a même encore une ou deux *Républiques*, dernier débris de ce ridicule concours qui a soulevé tant de critiques et d'éclats de rire.

Le petit tableau de genre est la partie la moins faible du Salon. Il y a même là un très-grand nombre de compositions charmantes.... Mais qu'est-ce que tout cela deviendra? Où iront ces jolies toiles en présence de cette grande insouciance du public? Où voulez-vous que tous ces artistes trouvent quelque encouragement à revenir l'année prochaine avec des œuvres nouvelles, avec le désir surtout du progrès et du succès?

Les portraits, eux aussi, ont une allure toute *bourgeoise*. — Il n'y en a pas un seul qui sorte des plus banales conditions de ce qu'on appelle le *cadre-mobilier*; cependant çà et là on rencontre quelque toile d'un certain mérite. — Ainsi, quelques têtes d'études de M. Landelle; — des portraits de M. Verrier; — de M. Pérignon, dont la grande vogue s'est bien éteinte depuis quelques années. — Citons encore au nombre des portraits ayant de réelles et solides qualités de peinture, les portraits et les têtes d'étude de M. Bauderon.

Les paysagistes comme les peintres de genre ne nous offrent que des toiles de petites dimensions. — Aucun nom nouveau

n'a surgi de la foule; mais nos artistes les plus habiles ont dignement soutenu leur réputation. — Nous citerons entre autres les paysages de M. Corot, de M. Troyon, de M. Hédouin, et les *Souvenirs d'Orient* de M. Fromentin.

Si les salles des peintures ne sont pas très-riches, les salles du rez-de-chaussée consacrées aux dessins et aux aquarelles renferment des œuvres du premier mérite, en tête desquelles il nous faut placer, comme tous les ans, les admirables dessins de M. Vidal. — *L'Ange déchu* et la *Polymnie* sont de ravissants pastels, touchés avec une finesse, une fraîcheur à rivaliser avec les plus gracieuses fantaisies du genre du dix-huitième siècle.

Y aura-t-il une exposition de beaux-arts l'année prochaine? La question vaut la peine d'être posée. Ce qui nous paraît probable, c'est qu'elle a toutes les chances pour être encore moins remarquable que celle-ci.

L***.

UNE RUSE SUR LE TURF.

M. Eugène Guinot a envoyé de Londres au *Siècle* un fort joli feuilleton sur les courses de Goodwood, et il y raconte une ruse de guerre employée par l'élégant sir Edouard B... contre sir Francis H...

Sir Francis H..., riche baronnet, possédant des terres considérables dans le comté de Lincoln, est un des plus fameux sportsmen de l'Angleterre. Il a passé sa vie à élever des chevaux et à les produire sur le turf, soit par l'entremise de ses jockeys, soit en les montant lui-même.

On ne peut citer un parieur plus hardi que lui, ni un cavalier plus intrépide; c'est toujours avec une égale témérité qu'il a risqué ses os et sa bourse dans les périlleuses entreprises de la course au clocher. Sa fortune ne s'en est pas mal trouvée; il a gagné ses paris plus souvent qu'il ne les a perdus.

C'est ainsi que sir Francis est arrivé à sa cinquantième année, et c'est alors seulement que ce brave gentleman, qui toute sa vie ne s'était occupé d'autre chose que de chevaux, s'est avisé de devenir amoureux, et d'offrir à une femme charmante

son cœur tout neuf, sa fortune confortable, et, par-dessus le marché, sa personne passablement avariée.

L'article de la fortune a produit son effet accoutumé ; le héros mutilé sur les champs de bataille du sport n'en a pas moins vu ses vœux favorablement accueillis. L'objet de sa flamme tardive était une jeune et belle artiste de Covent-Garden, qu'il avait retirée du théâtre avec l'intention formelle de l'épouser. Une brillante course au clocher se préparait depuis quelque temps ; les chevaux les plus célèbres étaient engagés, et devaient être montés par leurs propriétaires.

Sir Francis s'était inscrit et avait engagé le meilleur de ses coursiers, Mazeppa, noble et superbe animal, recommandable par d'éminentes qualités, et illustré déjà par des triomphes éclatants. Il considérait la victoire comme certaine, lorsque, la veille de la course, sir Edouard lui proposa un pari de trois mille guinées.

— J'accepte très-volontiers, répondit sir Francis, charmé de ce supplément de bénéfice.

Le terrain choisi pour le steeple-chase était situé à sept lieues du château de sir Francis. Il n'y avait pas de chemin de fer dans cette direction. Le sportsman fit partir son cheval à pied, trois jours d'avance, pour ne pas le fatiguer, et il alla le rejoindre, le lendemain, en cabriolet. La veille du jour solennel, on pariait double contre simple pour Mazeppa, non-seulement à cause des qualités du cheval, mais aussi à cause du mérite du cavalier ; car sir Francis, maigre, fluet, léger, adroit, n'avait pas fait de nouvelles chutes depuis dix ans. Les temps malheureux étaient passés pour l'écurier.

Sir Francis triomphait donc d'avance, lorsque le soir de ce jour qui précédait la grande journée de la lutte, le baronnet, qui, parfois, au milieu de ses préoccupations de sportsman, avait songé à miss Antonia laissée seule au château, reçut une dépêche qu'il décacheta d'une main insouciant ; — mais quelles ne furent pas sa surprise, son émotion, sa fureur, lorsque, sous l'enveloppe, il trouva un petit billet de l'écriture d'Antonia, et ce billet, écrit en termes fort clairs, commençait par ces mots :

« Mon Edouard adoré... »

Et finissait par ceux-ci :

« Je vous attends ce soir, à huit heures. »

Huit heures, et il en était sept ! et le château était à sept lieues ! Comment faire sept lieues en une heure pour aller confondre l'infidèle et mettre obstacle à cet odieux rendez-vous ?

— Sept lieues en une heure ! répétait sir Francis en s'arrachant les cheveux ; je ne les ferai jamais dans mon cabriolet. Il n'y a que Mazeppa qui pourrait franchir cette distance dans le temps voulu.

— Mais Mazeppa est engagé pour le steeple-chase ! s'il court ce soir, il ne pourra plus courir demain, et aux termes des conventions, mon enjeu et mes paris seront perdus !

Le combat fut terrible ; mais la jalousie l'emporta, comme sir Edouard l'avait prévu, grâce à une étude particulière qu'il avait faite du caractère de notre baronnet.

Et pendant que sir Francis, monté sur Mazeppa, galopait ou plutôt volait vers son château, sir Edouard, devançant l'heure du rendez-vous, disait à miss Antonia :

— Oubliez que je vous ai fait la cour, ce n'était qu'un jeu pour avoir de vous le billet de ce matin que j'ai envoyé à sir Francis, pour des raisons particulières. Préparez-vous à voir arriver votre futur époux, et arrangez votre fable. Une femme d'esprit sait toujours se tirer d'affaire.

Miss Antonia s'évanouit ; mais, comme l'avait dit sir Edouard, elle était femme d'esprit. Elle reprit ses sens pour recevoir sir Francis, et, forte de l'absence du galant, lui prouver que ce n'était là qu'une épreuve pour s'assurer de son amour par sa jalousie.

— Une épreuve qui me coûtera cher, dit sir Francis en soupirant.

Sir Edouard, à cette aventure, gagna trois mille guinées, et miss Antonia y gagna d'être épousée la semaine suivante.

LES CARPES HISTORIQUES.

Lors des derniers travaux qui furent entrepris dans un de nos plus beaux monuments publics, le directeur du palais fit vider un bassin qui ornait les jardins, et, par

suite, les poissons rouges qui y avaient établi leur domicile en furent expulsés.

Malgré les plus grandes précautions, leur mort fut le résultat du déplacement.

L'inspecteur des bâtiments civils fut, à quelque temps de là, rendre visite à son confrère le directeur du palais.

— Tiens, dit-il, vous avez renvoyé vos poissons rouges? Est-ce que la politique y est pour quelque chose?

— Oh! non, fut-il répondu; les malheureux sont morts, et il faut que je les remplace.

— Pourquoi, diable, ne mettez-vous pas des carpes dans votre bassin?

— Tiens, c'est une idée... Mais où les prendrai-je?

— A Fontainebleau... Vous en trouverez là en quantité.

— Vous avez, parbleu! raison. Dès ce soir, j'enverrai l'ordre qu'on m'expédie douze belles carpes.

Bientôt les pensionnaires de Fontainebleau se prélassèrent dans le bassin qui leur était destiné, au grand ébahissement des bonnes d'enfants qui font de ce lieu leur promenade habituelle.

Le directeur du palais, enchanté de son idée, se présenta chez le ministre, auquel il avait à demander quelques signatures.

Il ne se passa pas longtemps avant que le ministre ne fût instruit du changement qui s'était opéré chez les locataires du bassin. Mais le ministre, loin de se montrer heureux de cette innovation, fut saisi d'une colère inexplicable et s'écria :

— Comment! monsieur, vous avez disposé des carpes de Fontainebleau... ces carpes historiques, monsieur... qui datent de François I^{er}!

Le fonctionnaire voulut s'excuser; le ministre ne lui en laissa pas le temps.

— Retirez-vous, dit-il; demain vous connaîtrez mes volontés.

Le lendemain, en effet, le directeur du palais reçut du ministre une lettre de quatre pages, où ce dernier le blâmait vivement de l'acte *inconsidéré* (sic) qu'il avait commis, et lui ordonnait de réintégrer immédiatement les carpes dans leur ancienne demeure.

Le soir, les carpes, convenablement disposées pour le voyage, couraient en poste sur la route de Fontainebleau.

THÉÂTRES.

OPÉRA-COMIQUE. — *Haydée*.

Haydée fut représentée pour la première fois le 28 décembre 1847, deux mois avant la révolution de février, et le succès de ce ravissant ouvrage fut frappé, en pleine floraison, par les agitations politiques.

Le public et les dilettantes n'en avaient pas moins dignement apprécié cette partition, qui, pour l'élégance du dessin, la fraîcheur des idées, l'éclat et la vigueur du coloris, doit être à juste titre mise à côté de *la Muette*.

Aussi la reprise d'*Haydée* a-t-elle eu toute l'importance d'un événement musical. Tout le monde dilettante était en émoi, et c'est tout naturel.

La représentation a été animée. La partition a fait un plaisir extrême, et jamais M. Auber n'avait obtenu un succès plus sincère. Cet ingénieux compositeur a jeté sur le charmant libretto de M. Scribe une profusion de mélodies étincelantes, dramatiques ou légères.

Quoi de plus original que le beau quatuor du premier acte? Quoi de plus ravissant que cette barcarolle mélancolique chantée par M^{lle} Decroix et M^{me} Ugalde? Et cette scène de somnambulisme, et les couplets de M^{me} Ugalde, et son magnifique duo avec Bauche, au troisième acte, tout cela n'est-il pas admirable?

L'exécution a été parfaite.

HIPPODROME. — *Les Novillos*.

L'Hippodrome, sous le titre de *Tauromachie basque*, vient d'offrir à la curiosité parisienne un de ces spectacles dont la population de Madrid est si avide.

C'est pour la première fois qu'une course de taureaux est donnée à Paris.

Mais il ne s'agit pas de ces combats de taureaux dont le dénouement tragique fait bondir d'émotion et de plaisir la foule frémissante. Ce sont là des jeux barbares qui n'iraient pas à nos mœurs civilisées, et que nous abandonnons volontiers à la cruauté de la curiosité espagnole.

On a eu la délicatesse de nous épargner les péripéties sanglantes. On n'a conservé de ce spectacle que ce qui peut être déjoué

par le courage et l'adresse. Il n'y a pas une seule goutte de sang versé; l'horreur est supprimée: l'émotion seule reste.

Six jeunes taureaux ont été introduits dans une enceinte fermée de barrières au milieu de la vaste arène de l'Hippodrome, et huit tauréadors se sont avancés.

Les cornes des taureaux sont garnies de boules de cuir, comme c'est la coutume en Espagne dans les courses dites de *Novillos*.

Les luttes ont commencé, et c'était un vrai plaisir de voir ces vaillants et légers écarteurs basques revêtus de leur costume national. L'un d'eux, attaqué par le taureau, a pris son élan et a franchi, en sautant, l'animal qui lui a passé entre les jambes. Un autre, poussé par un coup de tête, a fait une culbute qui a été accueillie par d'immenses éclats de rire.

Ce spectacle tout nouveau est appelé à un succès immense. Les courses de *Novillos* seront données le dimanche et le jeudi. Ces jours-là on pourra dire qu'il n'y a plus de Pyrénées.

MM. Alexandre Dumas et Auguste Maquet viennent de lire aux artistes du Théâtre-Historique un nouveau drame en cinq actes et dix tableaux, intitulé *la Guerre des Femmes*. Cet ouvrage reproduira toutes les péripéties si saisissantes et si originales du roman.

On annonce la réédition à l'Ambigu-Comique d'un drame intitulé: *Notre-Dame de Paris*, d'après le célèbre roman de M. Victor Hugo.

L'auteur de cet ouvrage est M. Paul Foucher. Un journal annonce que M. Victor Hugo n'a permis à son beau-frère de tirer un drame de son roman qu'à une condition expresse: c'est que pas un mot du livre ne serait transporté sur la scène. C'est là une clause dont l'exécution est bien embarrassante, mais nous ne pouvons penser que M. Victor Hugo y mette, surtout à l'égard d'un beau-frère, tant de restriction et de rigueur.

SCIENCE DENTAIRE.

DE LA FUNESTE INFLUENCE DE LA PERTE DES DENTS SUR LA SANTÉ, LA BEAUTÉ ET LA PRONONCIATION. — AVANTAGES DES DENTS ARTIFICIELLES SANS CROCHETS.

Considérées soit comme instruments d'utilité, soit comme ornements de la bouche, les dents forment, sans contredit, une des parties les plus importantes de notre organisation. La présence de ces organes est si nécessaire aux grâces de la physionomie, à la netteté de la prononciation et à la mastication, que de tout temps on a essayé de faire disparaître cette disgracieuse difformité que laisse toujours après elle la perte d'une ou de plusieurs dents.

L'absence d'une seule incisive ôte, en effet, à la physionomie toute sa grâce; certains mots sont sifflés; des flots de salive s'échappent et jaillissent jusque sur les personnes auxquelles on parle. Cette perte survient-elle à la mâchoire supérieure? la physionomie prend alors un aspect rusé, un air de moquerie fort désagréable. Sont-ce, au contraire, les dents molaires qui ont fait défaut? les joues s'aplatissent, deviennent flasques et pendantes, et impriment à la bouche un mouvement qui donne au langage quelque chose d'empâté.

De si importantes considérations ont dû fixer naturellement l'intérêt et l'attention des personnes privées de ces importants organes. Aussi, de temps immémorial, s'est-on empressé de faire remplacer les dents perdues, plus encore par nécessité que pour satisfaire aux exigences de la mode. Toutefois, ce n'est que depuis quelques années que cet art, dégagé des liens de la routine, est parvenu à un degré de perfection qui le rend désormais accessible à toutes les classes de la société.

Malgré l'importance de ces perfectionnements, on voit encore aujourd'hui une foule de personnes hésiter à recourir à l'usage des *dents artificielles* soit qu'elles supposent ces pièces susceptibles de varier de nuance, ou exposées à tomber, soit qu'elles croient à l'impossibilité d'empêcher l'altération de l'haleine, ou de tromper l'œil le moins exercé, le moins prévenu.

Cette crainte, qui s'explique jusqu'à un certain point par les dangers et les inconvénients qui résultent tout à la fois des *dents à pivots*, à *ressorts* ou à *crochets*, et surtout des *dents à la mécanique*, qu'un charlatanisme éhonté exploite depuis quelque temps, doit totalement disparaître devant les avantages que présente mon nouveau système de *dents artificielles*.

Remarquables par leur légèreté, leur solidité et leur durée, ces dents tiennent dans la bouche sans le secours de ces *tiges*, *crochets*, *ressorts*, qui, on le sait, détruisent toujours les bonnes dents. Ni les liquides, ni les acides les plus concentrés, ne peuvent faire subir à ces dents la plus légère altération.

Par leur disposition commode, leur extrême précision et leur mode de fixation, elles servent tout à la fois à effacer les rides du visage, à rendre à la voix sa pureté et sa clarté, à faciliter la mastication, et à retenir la salive dans de justes limites.

De tels avantages peuvent seuls faire oublier à mes clients eux-mêmes qu'ils ont été obligés de recourir au dentiste.

GEORGES FATTET.

Inventeur des *dents artificielles sans crochets*, professeur de *prothèse dentaire*, et auteur d'un nouveau procédé d'*embaumement* des dents malades ou affectées de *carie*, sans recourir à l'*extraction*, et auteur de plusieurs ouvrages importants sur l'art du dentiste.

Rue Saint-Honoré, 363.

A ce Numéro est jointe la planche 2456.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois: Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.